

Les missionnaires explorateurs

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **1 (1879)**

Heft 11

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-131337>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES MISSIONNAIRES EXPLORATEURS

Quoique le but des missions soit avant tout religieux, elles n'en ont pas moins rendu de grands services aux sciences et contribué aux progrès de l'humanité. Instituées pour propager le christianisme, il suffit qu'on leur signale un nouveau champ de travail, une région dont les habitants soient encore livrés à la superstition, pour qu'elles envoient de suite des agents qui cherchent à y pénétrer, et, tout en poursuivant leur tâche spéciale, étudient, pour mieux y réussir, le pays et sa population. Venus ordinairement après les simples voyageurs, les naturalistes et les commerçants, parfois les précédant, ils ont, en Asie comme en Amérique, en Océanie comme en Afrique, aidé puissamment à faire mieux connaître les contrées où ils ont travaillé, en même temps qu'à relever les populations qu'ils ont évangélisées.

Pour ce qui concerne l'Afrique en particulier, chacun sait, d'une manière générale, que, parmi les voyageurs auxquels sont dus l'exploration du continent et les travaux entrepris pour en arracher les populations à la barbarie se trouvent des missionnaires. On sait aussi qu'un certain nombre de sociétés ont fondé en divers endroits des stations, qui sont devenues des centres de progrès pour les régions avoisinantes et des points de départ pour des découvertes nouvelles à l'intérieur. Mais on se représente difficilement l'ensemble des services rendus à ces deux points de vue par les missions en Afrique. C'est pourquoi, sans méconnaître tout ce qui s'est fait en dehors d'elles, nous voudrions essayer d'en esquisser à grands traits le tableau, au point de vue historique. Nous commencerons aujourd'hui par l'exposé de ce que la géographie doit aux missions¹, réservant pour un second article les progrès accomplis par elles dans l'œuvre de la civilisation du continent noir.

Si la langue portugaise eût été plus connue, et si, par conséquent, les livres et journaux portugais eussent été plus répandus et lus davantage, nul doute que l'on ne dût assigner dans le tableau des découvertes en Afrique une belle et large place aux missionnaires portugais; en effet, leurs anciennes publications témoignent déjà d'une connaissance plus ou moins exacte du centre du continent, en particulier de son hydrographie.

Dès la fin du XV^{me} siècle, des Dominicains, des Augustins, et plus tard des Jésuites, s'efforcèrent de pénétrer dans l'intérieur par le Zaïre et la

¹ La carte qui accompagne cette livraison est destinée à en faciliter l'intelligence à nos lecteurs.

Quanza, aussi bien que par le Zambèze. Ils fondèrent, au commencement du XVII^me siècle, des établissements à Concobella et à Sandi. De ces deux stations ils rayonnaient à une assez grande distance, et c'est à eux qu'est due, paraît-il, l'idée d'une région centrale couverte d'une grande nappe d'eau, que l'on trouve traduite dans une carte de l'Afrique faite par le P. Verbiest (1650-1680). Il semble même, qu'ils aient étendu leurs courses jusque vers les régions du Haut-Nil, puisqu'en 1649 le P. Bonaventure, de la mission du Congo, demandait au Saint-Siège de porter sa mission jusqu'aux frontières de l'Abyssinie, ce qui lui fut accordé par deux décrets, en l'an 1652. L'historien Garcia d'Orta fait mention d'un missionnaire qui, déjà au XVI^me siècle, aurait traversé le continent de Loanda à Mozambique, pendant qu'un autre, parti de Mozambique, pénétrait jusqu'au Lounda. Sur la côte orientale, les Franciscains et les Dominicains établis à Mozambique et à Sofala accompagnaient d'ordinaire les pionniers qui, par la vallée du Zambèze, s'efforçaient d'ouvrir la route du centre de l'Afrique, pour relier les établissements portugais de la côte orientale à ceux de la côte occidentale.

Mais les Arabes, comprenant que l'arrivée de chrétiens dans l'intérieur ferait cesser le commerce des esclaves, suscitèrent des persécutions contre les missionnaires qui durent se retirer.

Les régions au sud de l'équateur ne furent pas seules explorées par les missionnaires romains. Au commencement du XVII^me siècle, le P. Paez visita l'Abyssinie et découvrit les sources du Nil Bleu, pendant que Jérôme Lebo se rendait dans la région que l'on disait être celle des sources du Nil ; et, au XVIII^me siècle, neuf missionnaires de Rome firent un voyage de découverte au Fezzan, à Agadès et à Katschna. Mais le nord était trop exclusivement soumis à l'influence des Arabes, pour que l'accès n'en fût pas presque entièrement fermé aux explorations des chrétiens. Ce n'est que depuis l'établissement des Français en Algérie et les travaux des missionnaires protestants dans le sud de l'Afrique au XIX^me siècle, que l'Église romaine est entrée dans le mouvement auquel nous assistons de nos jours.

Pendant les XVI^me et XVII^me siècles, les églises protestantes furent trop absorbées par leur organisation intérieure pour songer à des missions à l'extérieur. Mais, dès la première moitié du XVIII^me siècle, les Moraves firent, sur la côte de Guinée, une tentative d'établissement qui fraya la voie aux missionnaires de la Société de Bâle, en même temps qu'ils envoyaient G. Schmidt au milieu des Hottentots de l'extrême sud de l'Afrique, pour ouvrir la route que devaient suivre, dès la fin du siècle,

les agents de la Société de Londres. Van der Kemp le premier poussa des reconnaissances chez les Cafres à l'est, puis chez les Bushmens des bords du fleuve Orange, et chez les Korannas des deux rives du fleuve, tandis qu'Anderson se rendait chez les Griquas, et que les deux Albrecht et Seidenfaden, s'établissaient chez les Grands Namaquas à 120 kilom. au nord de l'Orange, faisant connaître un pays complètement ignoré avant eux. Schmelen s'avança encore plus au nord, voyageant parfois quatorze jours de suite au milieu de solitudes affreuses, sans rencontrer une créature humaine; mais les divisions des chefs et la destruction des récoltes par les sauterelles l'obligèrent à se replier vers le sud, en attendant que les missionnaires de la Société de Barmen vinssent s'établir sur ce haut plateau, au milieu de peuplades qui, n'ayant jamais vu un homme blanc, les prirent pour des êtres descendus du ciel. Poussant toujours plus au nord, Hugo Hahn et Rath découvrirent le fleuve Ovambo et atteignirent Ondonga, d'où ils durent revenir à Barmen dans le Damara, pendant que Josaphat et Théophile Hahn exploraient le pays des Héréros.

Pour être complet, nous devrions parler des voyages de Hallbeck chez les Tambouckis, — de Moffat chez les Cafres, — de Casalis, Arbousset, Daumas, Steedmann chez les Betchouanas, — de Freemann et Chapmann dans le Dahomey et dans le pays des Achantis, — de l'évêque Crowther, de la mission du Niger, auquel on doit tant de renseignements sur le commerce le long de ce fleuve.

Mais nous avons hâte d'arriver aux missionnaires auxquels sont dues les grandes découvertes de l'Afrique équatoriale, de beaucoup les plus importantes.

Après avoir travaillé pendant dix-huit ans en Abyssinie, et parcouru le Choa et les districts de la côte des Souahélis, Krapf, au service de la Société épiscopale de Londres, fut chargé en 1843, avec Rebmann, d'une mission chez les Vanikas de la côte orientale, sous le 3° lat. S., une des régions les plus complètement ignorées. Dans un de ses voyages il aperçut le Kilima-Ndjaru couvert de neiges éternelles; il en fit l'ascension jusqu'au delà de la zone habitée et cultivée. L'année suivante, dans une excursion vers le nord, il arriva jusqu'à Kitoui d'où il vit, à une distance de six jours de marche, le 3 décembre 1849, le mont Kénia, qu'il chercha plus tard à atteindre sans y réussir. Il n'en recueillit pas moins, avec son compagnon d'œuvre, beaucoup d'informations précieuses sur les districts situés au nord de ces sommets neigeux, et les résultats de leurs voyages furent publiés, avec une carte sur laquelle était indiqué le lac Oukéréoué qui, d'après les renseignements fournis, à Krapf, devait s'éten-

dre de 0°,30' lat. N. à 13°,30' lat. S. Ce fut cette publication qui donna l'impulsion aux recherches de Burton, de Speke et de Grant. Lorsque Burton et Speke, en 1857, entreprirent leur voyage d'exploration, ils commencèrent par se rendre à Mombas et à la station de Kisouloudini où était Rebmann. Celui-ci communiqua avec empressement à Burton tous les renseignements qu'il désirait, sur la région comprise entre les lacs et la côte. Une fois munis de toutes les informations dont ils avaient besoin, les deux explorateurs, revenus à Zanzibar, s'enfoncèrent dans l'intérieur, où ils découvrirent en 1858 le Tanganyika. Retenu par la maladie, Burton dut laisser Speke s'avancer seul vers le nord, atteindre bientôt l'extrémité méridionale du Victoria Nyanza, et trouver la confirmation de plusieurs des données fournies par les missionnaires.

Toutefois, parmi les explorateurs modernes de l'Afrique, la première place appartient certainement à Livingstone, et c'est la mission qui l'a donné à ce continent. On sait en effet qu'après avoir terminé ses études de médecine et s'être présenté à la Société des missions de Londres, dans l'intention de se rendre en Chine, il se tourna vers l'Afrique méridionale, où le missionnaire Moffat, qui avait évangélisé chez les Cafres, s'était fixé à Kourouman, au milieu des Betchouanas. Devenu le gendre de Moffat, Livingstone fut attaché successivement aux stations de Mabotsa et de Kolobeng et fit, déjà pendant les premières années de son séjour en Afrique, des excursions qui le préparèrent à sa future carrière d'explorateur. Il essaya de traverser le désert de Kalahari, puis atteignit la rivière Souga ou Botletlé et la suivit jusqu'au lac Ngami. En 1850, cherchant avec sa famille une localité convenable pour l'établissement d'une mission sur la rivière Tiogé ou Coubango, et, n'en trouvant point, il poussa une reconnaissance jusqu'à Séchéké où il découvrit le cours supérieur du Zambèze. Il reconduisit alors sa famille au Cap pour l'envoyer en Angleterre, puis revint au Zambèze qu'il remonta jusqu'à la vallée des Barotsés, d'où il se rendit à St-Paul de Loanda. Ce fut alors qu'il résolut de chercher vers l'est une voie commerciale qui ouvrît l'intérieur à la civilisation et à la mission, et qu'il accomplit sa traversée de tout le continent par la vallée du Zambèze. A son retour en Angleterre, il insista fortement pour qu'une mission fût fondée sur le cours moyen du fleuve, chez les Makololos, et ce fut pour en constater les résultats que, quatre ans plus tard, des bords du Nyassa, il entreprit le voyage qui le conduisit par les cataractes de Kébrabasa, à l'établissement portugais de Zoumbo. De là, s'écartant du fleuve par un chemin plus au sud que celui qu'il avait suivi en 1856, il arriva à Lynianti, pour se convaincre de l'insuccès de cette tentative missionnaire.

Ce fut également à son instigation que les universités de Cambridge, Oxford, Dublin et Durham décidèrent la fondation de la mission dite des Universités qui, sous la direction de l'évêque Mackenzie, envoya sur la côte orientale des missionnaires, avec ordre de fonder des stations dans l'intérieur. Sur le conseil de Livingstone, ils se dirigèrent d'abord à l'embouchure de la Rovouma, avec l'intention de la remonter dans la direction du Nyassa ; mais, après une tentative infructueuse, ils durent renoncer à cette région. Se portant alors sur le Chiré, et le remontant jusqu'à Tchibisa, ils cherchèrent, pour établir une station, un emplacement convenable qu'ils trouvèrent sur le plateau de Magoméro. C'était ouvrir la voie aux missionnaires de l'Église libre d'Écosse qui, après avoir exploré la côte occidentale du Nyassa jusqu'au cap Mac Clear, y fondèrent la station de Livingstonia, à laquelle se lient essentiellement les découvertes du D^r J. Stewart sur l'étendue du lac et sur sa vraie direction, dont nous parlions dans notre premier numéro. Nous ne pouvons que les rappeler ici, de même que les travaux de Wilson autour du lac Victoria Nyanza et ceux du Rév. Comber dans le district de la rive gauche du cours inférieur du Congo.

Le manque de place ne nous permet pas de parler en détail des explorations de Wakefield et de New, dans la région comprise entre les lacs Victoria et Baringo, ni de la découverte que fit New, du lac Tchala, sur le versant N. E. du Kilima-Ndjaro dont il fit l'ascension jusqu'à la région des neiges éternelles. Nous ne pouvons non plus que mentionner celles de Krapf dans le pays des Gallas au sud du Choa, et celles du P. Léon des Avanchers le long du cours supérieur de la Juba et à la source du Sobat.

Le nom de ce dernier explorateur nous ramène aux missions romaines. Dès 1846, naquit en Autriche la pensée de fonder une mission sur le Haut-Nil ; deux stations furent créées à Gondokoro et à Sainte-Croix. Leur personnel, soutenu par le consul de Khartoum, M. Hansal, a travaillé non seulement à répandre le christianisme, mais encore à faire progresser la science ; les PP. Morlang, Knoblecher, Doviak, Kaufmann et Beltrame ont apporté un large tribut au progrès de la connaissance de cette région du Nil, de sa météorologie et de son ethnographie. Beltrame en particulier a parcouru deux fois le Soudan égyptien ; de Khartoum il a remonté le Nil Bleu jusqu'à Fazogl, et le Toumat jusqu'à Bénichangol ; puis, avec Knoblecher, il a pris part à la mission du Nil Blanc, et, de Gondokoro, il a fait des excursions dans des régions tout à fait inconnues avant lui, fournissant des renseignements dont Petermann s'est servi pour

une de ses cartes de l'Afrique centrale ; il a donné une grammaire et un dictionnaire de la langue denka, et tout récemment, dans son ouvrage *Il Sennaar e lo Sciangallah*, il a fourni une description détaillée de son voyage au Nil Bleu.

De Zanzibar, le P. Horner a exploré la côte des Souahélis et le pays des Ouachinsis, et le récit qu'il en a publié a révélé beaucoup de choses nouvelles sur cette région.

En résumé, depuis l'époque des découvertes portugaises jusqu'à nos jours, et de nos jours surtout, les missionnaires ont occupé une large place dans la noble phalange de ceux auxquels la géographie de l'Afrique doit ses progrès. Établis sur un grand nombre de points des côtes, du golfe de Guinée au Cap et au pays des Gallas, remontant les vallées du Niger, du Congo, du Zambèze et du Nil, traversant les hauts plateaux du sud comme ceux de l'Abyssinie, ils travaillent pour leur grande part, — à côté des explorateurs de l'Association internationale, des comités nationaux, des voyageurs particuliers, — à restreindre toujours davantage l'étendue des régions inconnues de l'Afrique centrale.

Aujourd'hui les missionnaires ne partent plus pour l'Afrique sans avoir été préparés à faire, à côté des travaux de leur vocation spéciale, les observations les plus nécessaires pour la géographie astronomique, la météorologie et l'histoire naturelle du pays où ils sont envoyés. Témoin ceux que Mgr l'archevêque d'Alger faisait partir naguère pour Zanzibar et qui, avant leur départ, avaient dû passer un certain temps à Paris pour y apprendre, au Musée d'histoire naturelle et à l'Observatoire de Montsouris, à faire les observations géographiques et scientifiques. Témoin encore tous ceux qui, avant leur départ d'Angleterre, sont pourvus par la Société royale de géographie de Londres d'instruments de précision, pour pouvoir fournir à celle-ci les renseignements les plus exacts sur la géographie physique des régions où ils seront placés.

Aussi ne peut-on pas douter que, si jusqu'à présent les missions ont généralement contribué aux progrès de la géographie de l'Afrique, le concours ultérieur qu'elles prêteront à cette partie de la science ne soit encore plus utile. On verra certainement se confirmer d'une manière générale pour tout le continent cette observation flatteuse faite par Sir Rawlinson, au point de vue restreint de l'exploration de l'Afrique centrale, que les services rendus par les divers établissements missionnaires, sont inappréciables. Mieux que des voyageurs en passage, les missionnaires peuvent pendant leur séjour prolongé dans le pays, et tout en s'acquittant de leur tâche spéciale, étudier les phénomènes physiques ; leurs

rapports de tous les jours avec les habitants leur permettent aussi d'acquérir des connaissances anthropologiques, ethnologiques et philologiques, qu'un commerce momentané avec une population serait incapable de leur fournir.

BIBLIOGRAPHIE ¹

LA TUNISIE, par M. Edmond Desfossés (Paris, Aug. Ghio, 1877, gr. in-8°, 78 p.).— Les agissements des hommes d'État de l'Europe relativement à la Tunisie sont de nature à inspirer quelques craintes. Depuis longtemps la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie la convoitent.

Ce pays est donc à l'ordre du jour ; aussi avons-nous lu, avec l'intérêt d'actualité qui s'y rattache, l'ouvrage de M. Edmond Desfossés, écrit à un point de vue plus politique que géographique. Cet opuscule, qui a eu les honneurs d'une traduction en arabe, débute par quelques mots sur Carthage ainsi que sur Tunis et son Bey. M. Desfossés parle ensuite sommairement des productions naturelles du pays et dirige surtout son attention du côté de son histoire, qu'il retrace depuis les guerres puniques jusqu'en 1877 ; il conclut en proclamant que « la Tunisie attend encore un homme expérimenté, qui sache la comprendre, la gouverner et la conduire à de meilleures destinées. » Dans la deuxième partie de son ouvrage, M. Desfossés traite de l'état actuel des finances de la Régence. Selon lui, l'œuvre de la Commission financière, instituée en 1869 pour s'occuper de l'amortissement de la dette publique, n'a en aucune manière rempli son programme ; elle devrait être dissoute ; le Bey devrait entreprendre lui-même des réformes et payer à échéance fixe comme tout débiteur. — Dans la dernière partie, l'auteur parle successivement de la position prise par les diverses puissances intéressées à l'égard de la Tunisie, et termine par ces mots peu rassurants : « La possession de la Tunisie doit être l'objet d'une grande convoitise. C'est au Bey, c'est à ses ministres, à bien s'en pénétrer, à éviter les pièges et, en cas de danger, à savoir trouver leur point d'appui. »

CONSTANTINE. VOYAGES ET SÉJOURS, par Louis Régis (Paris, Calmann Lévy, 1880, 1 vol. in-18, fr. 3,50). — L'intérêt éveillé par les curiosités diverses de Constantine et de ses environs, a fourni un nouvel aliment au talent de l'auteur déjà connu de l'excursion à Biskra, publiée par la

¹ On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.